

4^{ème} rencontre nationale du réseau Wresinski culture¹
3 décembre 2004
Paris

Qu'est ce que la participation à des activités culturelles et artistiques nous apporte : dans notre vie personnelle et/ou notre vie familiale ? Pourquoi ? Cette participation a-t-elle des conséquences sur nos relations avec les autres, dans le groupe et en dehors du groupe ?

Ce document rend compte de la réunion plénière du 3 décembre 2004 pendant laquelle une quinzaine de personnes ont pu rendre compte de leur participation à des ateliers artistiques ou culturels.

Juin 2005

¹ Voir pages 29 et 30 Qu'est ce qu'un réseau Wresinski ?

Pourquoi faut-il se battre pour que les personnes les plus défavorisées aient accès à la culture et aux pratiques artistiques, comme spectatrices mais aussi comme créatrices de beau et d'une culture commune avec d'autres personnes plus favorisées ? Pourquoi ce droit doit-il être défendu sur le même plan que celui au logement ou au travail et non pas comme un "supplément d'âme" reporté à plus tard ?

La réponse à ces questions ne peut prendre sens et force au delà de la défense d'un droit, que si les personnes issues de milieux défavorisés qui font l'expérience d'une vie sociale, culturelle et artistique peuvent en témoigner publiquement.

A cette occasion, nous découvrons les ressources cachées de l'expérience du partage culturel :

- L'un des éléments les plus remarquables est la mise à jour de la capacité créatrice de ces personnes accidentées de la vie que la société s'accorde le plus souvent à considérer comme incapables.
- Elles nous apprennent également que nous avons tous besoin de donner le meilleur de nous-mêmes et de nous sentir utiles et créatifs quand bien même des conditions de vie difficiles contrecarrent sans cesse nos projets, nos aspirations.
- Nous découvrons à travers leurs récits comment la culture et les pratiques artistiques peuvent être sources de changement dans une vie et dans nos relations avec les autres, comment de ces temps de rencontre peuvent naître de nouvelles relations affranchies du rapport assistant-assisté, comment nous y gagnons en liberté pour faire émerger ce que nous sommes profondément et y puiser une force qui retentit sur l'ensemble de notre vie.

Ce que chacun de nous vit dans tous ces temps de partage culturel sans en être toujours conscient, il est indispensable de le rendre possible aussi pour les plus fragiles d'entre nous. Il naît en effet de ces moments de découverte de soi et des autres dans une relation pacifique, un nouveau regard des uns sur les autres et de nouvelles solidarités qui dépassent le cadre du droit. La fin de l'isolement et de l'enfermement qui en découle, constitue un pas décisif pour sortir véritablement de l'exclusion et faire valoir, comme chacun d'entre nous, sa place dans la société. Car ce dont se plaignent en premier les personnes en grande précarité, ce n'est pas de manquer de moyens financiers ou de biens matériels, bien que cela soit important pour pouvoir vivre comme tout le monde, c'est avant tout de ne pas être reconnu, de ne compter pour personne et d'être considéré comme incapable pour les autres comme pour soi-même. Avoir l'opportunité de participer à la vie sociale, culturelle et artistique de son quartier constitue un moyen fort de casser cette image négative et injuste dont elles font l'objet et de retisser des liens positifs avec les autres pour pouvoir reprendre leur place parmi eux.

C'est pourquoi, après avoir travaillé les années précédentes sur les conditions nécessaires à la réussite des projets associant des personnes issues de milieux très défavorisés, l'équipe d'animation du réseau Wresinski culture a suggéré aux membres du réseau (professionnels et bénévoles) de recueillir pour cette journée de rencontre, le point de vue de personnes qui participent depuis longtemps à leurs ateliers culturels ou artistiques.

Quelques questions servaient de guide aux entretiens préalables :

Qu'est ce que la participation à des activités culturelles et artistiques nous apporte : dans notre vie personnelle et/ou notre vie familiale ? Pourquoi ? Cette participation a-t-elle des conséquences sur nos relations avec les autres, dans le groupe et en dehors du groupe ?

Pendant les semaines qui ont précédé la rencontre du réseau, il s'est avéré possible que plusieurs personnes interviewées puissent venir s'exprimer par elles-mêmes : des membres du Mouvement ATD Quart Monde, mais aussi des personnes connues par les professionnels du réseau.

Quinze personnes de différentes régions de France, ont ainsi eu le courage de venir s'exprimer devant les membres du réseau culture, de faire part de leur réflexion à partir de ce questionnement et de leur expérience personnelle (chant, peinture, écriture, théâtre, sorties culturelles). Certaines personnes ont mis l'accent sur un point particulier. D'autres ont raconté un parcours.

Il est difficile de rendre par écrit l'impression générale de cette rencontre entre des personnes participant à divers ateliers et des professionnels de la culture ou du travail social. Il y eut beaucoup d'émotion et un grand respect dans l'écoute. Les témoignages des uns répondaient aux témoignages des autres. Il en est ressorti le sentiment que de telles rencontres ont du sens pour tous :

- les participants aux ateliers y trouvent la possibilité de prendre la parole en tant que "public" des actions culturelles et artistiques et en tant qu'acteur de leur cheminement. Leur réflexion personnelle construite à partir de leur expérience concrète apporte des éléments indispensables à toute réflexion collective et individuelle menée sur la culture comme outil de lutte contre l'exclusion.
- Les professionnels y trouvent une rare occasion d'entendre le ressenti et le point de vue du public exprimé par lui-même. Ils peuvent puiser dans ces paroles des outils concrets, utiles à l'élaboration et à l'évaluation de leurs propres projets culturels ou artistiques menés avec des personnes issues de milieux très défavorisés.

Ces témoignages ne visent pas à établir un inventaire de toutes les situations de pratiques culturelles et artistiques associant des personnes ayant vécu des situations d'exclusion. L'objectif de cette journée était de prendre un temps pour entendre et rendre publique la réflexion de quelques personnes directement concernées. Ce "retour" du public est extrêmement rare, d'autant plus si ce dernier est composé de personnes en situation défavorisée. Ces dernières ne participent généralement pas à des activités culturelles avec d'autres, du fait d'une vie trop difficile rendant impossible ces temps de loisirs personnels. Et quand cela leur arrive, il n'est pas très fréquent que leur témoignage soit recueilli. Les approches de leur vie touchent le plus souvent à leurs difficultés quotidiennes et aux manques qu'elles ressentent, et non pas à ces temps d'ouverture qui nous apprennent beaucoup sur elles, sur leurs aspirations pour elles-mêmes, leurs proches et la société toute entière.

La réunion plénière de la matinée fut animée par Evelyne Riou, animatrice du réseau Wresinski Culture et Brigitte Bourcier, responsable de l'atelier chant Ile de France, toutes deux, membres du mouvement ATD Quart Monde.

Nous présentons ci-après les témoignages dans l'ordre où ils ont été exprimés. Tous les textes ont été soumis à l'approbation des orateurs.

* *

*

Béatrice Mazoletti,
Militante ²ATD Quart Monde de Lyon

"J'ai participé à un groupe d'Université Populaire ³ à Vaulx-en-Velin, dans la région lyonnaise, avec Françoise Monneret qui est comédienne de profession. La transmission de notre groupe à l'UP de Lyon, était toujours très attendue car la forme de retransmission était plus originale. Elle se faisait sous forme de chant ou théâtre. Nous avons eu l'occasion d'aller à des représentations théâtrales pour un prix modique ; faire des visites, discuter avec des comédiens. J'ai aussi participé à un atelier de théâtre. Actuellement, je fais partie d'un atelier chant et aussi du groupe famille, ce qui me permet de faire des échanges avec d'autres personnes qui ont ou non des difficultés, ce qui nous fait avancer dans des situations difficiles.

Ce que cela me permet : je suis plus ouverte aux gens, plus à l'aise dans d'autres milieux que le mien. Avant je me faisais parfois remarquer en public, mais c'était une sorte de timidité. Maintenant, je suis plus posée, je suis moins coincée. Je n'ai plus besoin de me faire remarquer pour me faire connaître, pour me faire comprendre. Les contacts que j'ai à l'extérieur - école en tant que déléguée des parents, autre réunion où il y a des élus par exemple - j'arrive à rencontrer les autres naturellement. J'ai plus de culot pour aborder les personnes d'une façon pas agressive. J'ose le faire, avant je n'osais pas.

La participation à des activités culturelles : maintenant je participe à l'atelier chant d'ATD. Ça fait voir autre chose, ça ouvre l'esprit, ça forge le goût. Ce que j'apprécie : ce sont des lieux où on n'est pas regardé de travers, où on ne fait pas la différence entre les gens de milieux sociaux différents. On est tous logés à la même enseigne. Mon fils Martial a fait du théâtre l'an dernier ; cette année il fait du foot. Je le laisse choisir, mais quand il commence quelque chose, il faut qu'il aille jusqu'au bout de ce qu'il a choisi pour l'année. Nous, on n'avait pas le choix ; lui, il peut choisir, c'est son droit."

² Voir lexique

³ Voir lexique

Groupe du collectif *Les Morts de la rue*

Cécile Rocca,

Responsable du Collectif *Les Morts de la rue*

"*Le collectif Les morts de la rue est né pour réagir au scandale des morts prématurées des personnes de la rue. Des associations se sont groupées autour de ce collectif. Un atelier en est né, atelier que l'on appelle l'atelier du mardi. Cet atelier est né au départ pour préparer les célébrations à la mémoire des morts de la rue. Son but n'est pas l'expression en tant que telle, il ne s'agit pas de créer pour créer, mais de prendre le temps et trouver les moyens, entre autres, artistiques, pour exprimer à la fois la vie et la mort, pour faire mémoire, pour faire le deuil, pour commémorer, interpeller, refuser la disparition et l'oubli. Jusqu'à présent, il y a eu différents moyens, notamment du théâtre, avec des personnes de théâtre qui nous ont aidés, du chant, des écrits. Nous sommes intervenus dans différents lieux, par exemple au Forum social européen ou pour des formations de permanents du Secours Catholique. Plus récemment, nous sommes passés à la peinture mais aussi à la réalisation d'un patchwork. Nous sommes intervenus aussi dans différentes associations pour faire participer d'autres personnes.*

A travers ce travail, nous nous découvrons mutuellement. Et nous sommes confrontés à des questions essentielles, c'est à dire à notre propre vie, à ce que c'est qu'un être humain, parce que l'on est confronté à la mort. Notre but premier est un service qui nous pousse à nous dépasser. Nous sommes unis dans un combat d'humains qui relativise complètement nos différences culturelles, sociales et autres."

Redouane,

Participant du collectif *Les morts de la rue*

"Je fais partie du groupe du mardi. Les ateliers du mardi m'apportent des nouvelles connaissances. C'est un groupe convivial, je l'ai connu par l'intermédiaire de l'association *Autremonde*. J'ai fait un enterrement avec une bénévoles qui s'appelle Maud, et depuis je suis régulièrement au groupe du mardi. Depuis que je fréquente cet atelier, je me sens plus calme, je me suis assagi par rapport à l'an passé. Je me sens utile à quelque chose depuis que j'accompagne *Les morts de la rue*. Depuis l'école, je n'ai plus touché à un pinceau. La peinture, ce n'est pas ma tasse de thé au départ, et maintenant ça me fait plaisir de peindre et de coudre tous les mardis. Depuis que je fréquente ce groupe des mardis, je ne vais plus dans une association où je jouais au tarot les mardis après-midi. Et les copains me chambrent gentiment quand je leur dis que je fais de la couture. Je préfère peindre : ça change mes habitudes que de jouer aux cartes, qui ne font que passer mon temps. Par contre, quand je fais de la peinture et que je couds, ça sert à quelque chose qui reste, puisque le patchwork, tout le monde l'a vu, l'apprécie, qu'on l'a montré à la dernière commémoration. J'ai fait connaître d'autres associations au collectif. On est allé des après-midi peindre pour le patchwork. Et quand je les revois, ils ont apprécié de passer un après-midi de peinture. C'est un groupe que j'aime. Des fois, j'attends les mardis avec impatience. Ce que j'aime

bien, dans ce groupe, c'est que c'est un groupe désintéressé, investi, qui a un bon fond. Sinon, je ne serais pas resté longtemps."

Micheline Mahier,

Militante ATD Quart Monde de Paris et membre du *collectif Les morts de la rue*
Elle participe depuis longtemps à l'Université Populaire du Mouvement ATD Quart Monde et depuis quelques années à son atelier chant d'Ile de France. C'est ainsi qu'elle a découvert et choisi de rejoindre le collectif *Les morts de la rue*.

"Je fais partie de l'atelier de peinture du mardi depuis un an. Une activité du collectif *Les morts de la rue*. Je n'avais jamais peint de ma vie. C'est important, intéressant. On a peint avec d'autres associations aussi. Ça prouve qu'on est capable dans la vie de faire des choses bien. Dans la vie familiale, j'ai du mal à le dire. Je leur en ai parlé, je leur ai montré des photos. Ils disent que c'est bien ce qu'on fait. Je vais encore le dire dimanche. Ça ne me vient pas à l'idée de peindre avec mes petits enfants ; peut-être plus tard. Parce que je suis mamie. Ma fille a 4 enfants, un garçon, une fille et deux petites jumelles. C'est agréable, de peindre, bien sûr. Ça nous fait oublier tous nos soucis. On arrive à faire des choses que tout le monde n'arrive pas. Ça a une grande importance pour moi que ce soit pour *les morts de la rue*. On ne le fait pas pour le plaisir, mais pour une bonne cause. Le fait de le faire pour d'autres me donne le courage de me dépasser. Je n'aurais jamais peint si ce n'était pas pour *Les morts de la rue*. Le fait que ce soit sur la toile me plaît plus. Sur le papier, ça ne reste pas, sur le tissu ça ne s'efface pas, ça reste. Avant, je n'aurais pas fait ça, je suis fière. Ça m'a entraînée à témoigner, à prendre la parole. On peint pour ceux qui sont morts, qui sont sans abri. Quand ils décèdent, ils n'ont pas de famille. On y va tous les lundis et mercredis. Quand on accompagne les morts de la rue, on part quai de la Rapée jusqu'au cimetière de Thiais. Et au cimetière de Thiais, on lit un petit texte, puis on met des fleurs. Parce qu'avant, à Thiais, on ne pouvait pas mettre de fleurs, ni parler, on ne pouvait rien faire. Pour nous, c'est très important. On enterre aussi des enfants. Alors, les enfants, c'est encore plus dur."

Groupe de Marseille

Alain Crépin,

Participant aux activités théâtrales du *Merlan*, Scène Nationale, à Marseille

"Je suis de Marseille, j'ai 56 ans. J'ai connu 3 ans de rue avec l'alcool. L'alcool a commencé à me détruire. Et la chance que j'ai eue, quelques années auparavant : j'avais rencontré une dame qui était Ariane Mnouchkine, la créatrice du théâtre du soleil. Et à l'époque, quand je l'ai connue, elle était avec des tréteaux et des planches. Et cette personne a fait que j'ai découvert que j'aimais le théâtre. La rue, c'est la souffrance, une souffrance physique mais aussi psychologique, c'est pire encore que le physique. Et ce qui m'a déclaré des maladies que j'ai toujours. Mais j'ai arrêté l'alcool. Donc, par définition, le reste s'est un peu stabilisé. Mais je me suis dit : je vais continuer. Alors je me suis mis à peindre. Puis ensuite j'ai rencontré le théâtre du Merlan à Marseille où j'ai eu l'occasion et la chance d'aller voir des spectacles puis de participer à la création d'un spectacle, en tant qu'amateur. Et j'ai écrit une autobiographie, un essai intitulé "la vie est belle", destiné aux personnes qui sont justement dans des situations difficiles pour leur faire comprendre que rien n'est perdu. Parce que contrairement à ce que des personnes pourraient penser...voyez, je suis heureux d'ailleurs d'être parmi vous. Et je peux vous dire que la vie est belle. Parce que j'ai failli la perdre. Vraiment. J'étais arrivé aux portes. Et alors je me dis que si je peux partager cela avec les personnes qui sont en difficulté, c'est déjà un bon point parce que ça peut leur permettre d'envisager la vie d'une autre manière."

Zora Berriche,

Chargée des relations publiques au *Merlan*, Scène Nationale, à Marseille

"Je suis attachée aux relations publiques au *Merlan*, Scène Nationale à Marseille, depuis deux ans. J'ai occupé cette fonction sous l'ancienne direction de Alain Liévaux. Et maintenant, je suis sous la direction de Nathalie Marteau. La rencontre du *Merlan* avec Alain, je peux témoigner que cela a été une véritable rencontre. Pas dans le fait de découvrir des gens en difficulté. Mais Alain qui a une force extraordinaire. Il est devenu vraiment pour le Merlan un relais sur lequel on peut compter, mener des réflexions, mettre en place des projets. Alain nous a ouvert la porte de deux foyers Sonacotra à Marseille avec lesquels nous avons toujours des relations."

Agnès Durand,

Alliée ⁴ du Mouvement ATD Quart Monde, responsable du développement du réseau culture en région PACA

"Je voudrais juste dire que lorsque j'ai rencontré Alain, il m'a impressionné. Il vit dans un foyer Sonacotra dans les quartiers sud de Marseille. Or le Merlan est situé dans les quartiers nord. Qui connaît Marseille sait que c'est une expédition en autobus. Et bien il y entraîne les personnes qui sont hébergées dans le foyer Sonacotra avec lui. Je trouve que c'est très beau."

⁴ Voir lexique

Groupe d'Angers

Armelle Garçon, participante à l'atelier chant du Mouvement ATD Quart Monde à Angers

"Bonjour, je m'appelle Armelle Garçon, je viens de l'atelier chant ATD Quart Monde d'Angers. Et je suis fière d'être là parmi vous aujourd'hui. Je voudrais remercier d'abord Gabriela qui anime notre atelier quelques jeudis par mois. Et je crois que si Gabriela n'était pas venue pour animer ce chant choral, je ne serais pas venue. Parce qu'elle m'apporte beaucoup d'affection et de soutien. Cet atelier me permet de reprendre confiance en moi, de sortir de mon isolement, car je suis au chômage depuis trois ans. Cet atelier de chant choral m'a appris à regarder les gens dans les yeux, car j'ai toujours peur que l'on me juge. Je peux rencontrer des personnes de qualité. Je peux aussi dédramatiser si je me suis trompée en chantant, car il y a Jacques aussi, qui lui aussi se trompe...qui a peur de chanter. Cet atelier me permet de lâcher prise, de pleurer, de se mettre à nu. L'atelier me permet de me décontracter grâce aux exercices de respiration que Gabriela nous fait faire au début de chaque séance. Je peux sortir mes angoisses et être plus détendue avec mon fils quand je rentre à la maison. Je peux aussi chanter plus facilement dans la rue, à la maison ou dans la voiture. Je peux aborder la vie avec plus de sérénité dans ma recherche d'emploi, et plus précisément pour préparer les entretiens d'embauche. J'ai appris à connaître Éliane qui a beaucoup de courage car elle a 6 enfants à élever. Elle est toujours souriante, elle aime à plaisanter et elle est très affectueuse. J'admire son courage. A l'atelier, enfin, nous parlons entre nous, et c'est simple de se parler car nous parlons tout simplement des choses de la vie."

Gabriela Barrenechea, chef de chœur de l'atelier chant du Mouvement ATD Quart Monde à Angers

"En tant que professionnelle du spectacle -je suis intermittente du spectacle-, à chaque fois que je suis invitée à participer à un spectacle, à faire un travail sur des planches, je suis choisie. Et dans cet atelier, je connais Armelle depuis très longtemps, mais la plupart des personnes ne m'ont pas choisie. Et donc, il m'a fallu faire tout un travail de patience pour établir des relations autres que les relations que j'établis avec mes partenaires de scène ou avec le public. Cela fait deux ans que j'anime cet atelier. Il m'a fallu un peu de patience pour y rester, parce qu'au début je voulais partir. Je me sentais agressée, je ne me sentais pas choisie. C'était un peu lourd. Et puis je suis très contente d'être restée parce que j'ai de très beaux cadeaux. Je me nourris des personnes qui m'entourent. C'est un échange réciproque. Je leur donne mon expérience sur les planches, avec la voix. Eux me donnent l'expérience de la vie, des choses, comme disait Armelle, les choses simples, avec lesquelles moi, en tant qu'artiste, parfois j'ai du mal à rester. On part beaucoup dans des choses un peu imaginaires, et les choses concrètes, elles nous échappent. Donc, voilà,

c'est un échange."

Brigitte Bourcier : volontaire permanente ⁵du Mouvement ATD Quart Monde

"Tu as dit que tu te sentais agressée et qu'il t'a fallu beaucoup de patience. Je trouve que ce serait intéressant si tu pouvais dire l'une ou l'autre chose que tu as du dépasser. Et comment tu l'as dépassée."

Gabriela Barrenechea

"En fait je suis quelqu'un qui, dans ma vie, a dû partir beaucoup, claquer des portes, ouvrir d'autres portes. Je l'ai fait sans difficulté. Je crois que ma première idée, la première impulsion, c'était : je ne suis pas acceptée par toutes les personnes. Il y a une personne au départ qui me taquinait beaucoup et donc il m'a fallu prendre ma patience en main et me dire - tu restes, tu vois ce qui se passe. Je crois qu'il y avait quelque chose qui me disait qu'il fallait que je garde ce lien. Si je suis arrivée à cet atelier, c'est parce que je voulais faire du bien. Et je voulais donc voir comment ce passage pouvait se faire. J'ai beaucoup parlé avec Hélène Charvet qui animait cet atelier chant avant moi. Nous avons beaucoup échangé. La personne en question m'emmenait sur un terrain qu'elle aimait, qu'elle connaît, qui est celui des échanges un peu ludiques : -je t'aime pas -c'est nul ce que tu nous proposes -toi tu es triste. Ce genre de choses. Je me suis dit -je ne rentre pas, je ne réponds pas, j'attends, parce que ce qu'elle veut, c'est m'emmener sur ce terrain là qui fait que toute la séance de chant va tourner autour de ça. Et je n'allais pas pouvoir vraiment faire mon travail qui était d'être avec toutes les personnes et non pas avec une personne. C'est un peu comme cela que j'ai détourné la chose. Et au bout de deux ans c'est super parce que la personne en question est vraiment très contente, à chaque fois que l'on se voit. Il y a quelque chose qui s'est passé en elle, et en moi, bien sûr. Je sens qu'elle a dû aussi apprendre une chose différente, un fonctionnement différent pour pouvoir rester dans le groupe et continuer à travailler avec moi comme je suis, non pas comme elle voudrait que je sois."

⁵ Voir lexique

Groupe du Samu social de Paris

Lounis Achoui : participant à l'atelier d'écriture du samu social de Paris

"Je venais du Samu social puisqu'en fin de compte mes difficultés d'hébergement ont pris fin. Et je voudrais dire surtout que toutes ces disciplines, que ce soit la musique, la peinture, le théâtre,... sont utiles. Parce qu'on peut toujours se demander à quoi cela peut servir de parler de culture à des personnes qui ont beaucoup de difficultés. À quoi cela sert-il de parler de poésie, par exemple, à quelqu'un qui est SDF ? Est-ce que cela a un sens encore d'en parler. Eh bien, je peux témoigner que oui. C'est vrai qu'il faut être patient parce qu'on ne gagne pas le cœur de quelqu'un après toutes ses difficultés de la vie. C'est difficile de le gagner à nouveau à tout cet univers fantastique. Mais cet univers n'est pas mort en lui et ça vaut la peine sincèrement de continuer. Je dis cela à tous les professionnels et toutes les personnes qui font tout ce qu'elles peuvent dans ces ateliers. Elles peuvent se dire parfois : à quoi ça peut bien servir, est-ce que ça a un sens tout ça. Et bien cela en a un en réalité. Mais c'est vrai qu'il faut être persévérant. En ce qui me concerne, la culture m'a pas mal aidé. J'ai pas attendu l'atelier d'écriture où je suis pour m'intéresser aux livres. Mais cela m'a permis de donner un sens à ma vie, parce qu'on peut toujours se demander : est-ce que ça vaut encore la peine de vivre ...enfin des questions comme ça qui peuvent miner notre existence. Et je voudrais dire aussi que tous ces ateliers montrent qu'on n'est pas seul. Parce qu'on pourrait penser qu'il n'y a que nous qui avons des problèmes. Mais dans tous les textes qu'on peut faire, la poésie et autres...des chants, il nous arrive de parler de soi. Même en peinture, on parle de soi, on s'exprime forcément et on se rend compte qu'on n'est pas seul, qu'on n'est pas unique et qu'il y en a d'autres... Et puis on est soutenu. Donc, je voudrais simplement dire surtout aujourd'hui qu'il faut continuer parce que ça a un sens même si parfois on peut se demander à quoi ça peut servir de parler de tout ça avec la vie qu'on mène...Est-ce que cela a un sens encore. Et bien oui, cela en a un."

Sacha Prijkov : participant à l'atelier d'écriture du samu social de Paris

"Je m'appelle Sacha Prijkov. J'ai eu trois ans de vie sur la rue en Italie et deux ans en France. Grâce au Samu social de Paris, j'en suis ressorti. Et c'est à travers ce Samu social que j'ai eu l'occasion de connaître ce qu'on appelle : l'atelier d'écriture. Lorsque l'on m'a proposé cela, je doutais beaucoup. Est-ce que cela va m'intéresser vraiment ? J'y suis quand même allé, et je n'ai pas regretté. J'écrivais...oui, bon, comme tout le monde. Et j'ai découvert que lorsqu'on me propose un thème, eh bien c'est très intéressant de broder sur le sujet. Et j'ai découvert que...je ne dis pas que je sais écrire, mais enfin que...petit à petit, j'ai fait des progrès, et maintenant c'est deux fois par semaine, deux séjours hebdomadaires. J'attends ce mardi et le jeudi avec une certaine impatience. Je me suis pris au jeu, vraiment. Et moi qui ne suis absolument pas sociable, en général...j'ai découvert des gens, là, qui avaient un

peu les mêmes problèmes que moi...et nous nous sommes découverts. Et j'ai même fait un peu du prosélytisme. D'autres personnes hébergées comme moi. J'ai dit -mais viens, tu vas voir ! -Mais non, mais moi j'sais pas écrire. Et des personnes sont venues et se sont prises au jeu. Et vraiment des personnes d'apparence fruste, eh bien qui nous ont beaucoup surpris, avec un sens poétique qui devait exister, mais qu'on a extirpé en quelque sorte. Sur un plan pratique, l'écrit m'a beaucoup rapproché de la lecture et a exacerbé un peu mon sens critique. Maintenant, lorsque je lis, je fais énormément attention au style. Ainsi qu'à ce que j'écris, également, bien sûr. On m'avait demandé si ça m'apporte quelque chose dans le quotidien. Non. N'allons pas jusque là. Mais quand même, c'est une expérience que je ne regrette pas."

Babeth Fourest : animatrice d'un atelier d'écriture au Samu social à Paris

"Cet atelier d'écriture a été créé au centre de lits infirmiers du 14^{ème} du samu social en 2000. Il existe donc depuis 4 ans. Et notre atelier d'écriture dépasse vraiment l'écriture. Nous l'avons vu très rapidement. Il y a d'abord une atmosphère calme, de respect mutuel, d'affection, de tendresse, je dirais même, qui règne dans cet atelier. Et c'est comme un sas vers la découverte de soi-même, et des autres ensuite. On secoue un peu la poussière de ses sandales sur le seuil, quand on arrive, on laisse derrière soi, très momentanément, l'angoisse, l'incertitude, la violence, les souffrances de tous acabits. Il y a des échanges, des conversations, ce qui est un début essentiel, sur la vie quotidienne, les faits d'actualité, les démarches qui ont été réussies ou pas. Ensuite vient la lecture, beaucoup de lecture. Nous avons lu énormément de choses. Je vous passe la liste parce que ça serait trop long. La lecture n'est jamais très longue et l'écoute est d'autant plus intense, parce qu'on écoute les yeux fermés, et ...il y a du silence... La lecture est toujours très bien reçue, je crois. Et enfin vient l'écriture sur un thème qui a surgi spontanément parfois, ou bien que je propose. Et qui est parfois en liaison avec la lecture qui a précédé. La plupart de nos amis de l'atelier écrivent avec une étonnante facilité. Je suis dans un état d'étonnement perpétuel quand je lis ces textes qui jaillissent très spontanément. C'est jamais très long, on n'écrit jamais plus d'un quart d'heure, 20 minutes. Nous avons écrit sur un nombre de thèmes essentiels, même si cela paraît des petites choses, parfois : la vie, les illusions, l'éloge du vin, une lettre à Dieu, la beauté, les labyrinthes, et bien d'autres. On écrit aussi sur de la musique, les yeux fermés pour mieux y voir, naturellement, comme chacun sait. Ou sur des photos. Et je pense que ces moments là font tantôt revenir à la surface une culture qui a été enfouie et mise de côté parce que la vie est trop dure et qu'il s'agit de survivre. Tantôt, pour certains, c'est la découverte d'un monde qu'ils ignorent ou qu'ils considèrent depuis toujours comme n'étant pas leur affaire. Or, quand ils découvrent que ce monde là les concerne, le monde de la beauté, de la littérature, de la poésie, il y a une sorte de joie, je pense, à s'en emparer, et c'est comme une conquête. Donc, en fait, l'écriture les amène à une prise de conscience de leur talent, et je crois que c'est vraiment ça qui est capital. On

se découvre soi-même, on découvre les autres. Et il y a une sorte de fraternité qui s'instaure dans cet atelier où on est toujours tout prêt à écouter sans jamais juger. Il y a une prise en compte de l'existence de l'autre, une volonté d'avoir un regard et une oreille pour l'autre...ce que la rue, comme on sait, ne favorise pas beaucoup, et c'est un euphémisme. Donc, une certaine confiance en soi, et...je dirais que...l'auteur, lorsqu'il fait lire ses textes à quelqu'un...quelqu'un de l'extérieur révèle un autre visage de lui, un visage qu'il souhaite montrer, un visage dont il est, à juste titre, fier. Quand un auteur a écrit un nombre suffisant de textes, nous fabriquons un petit livret avec couverture plastifiée, en général intitulé : « œuvres incomplètes », pour les encourager à continuer. Et chaque texte écrit lors d'une séance est remis imprimé la fois suivante à son auteur, qui peut ainsi le faire lire à des interlocuteurs de l'extérieur. Et il le fera lire, parfois, à un fils, une fille, à son psychiatre... à des gens de l'extérieur. Ces textes sont un peu des bagages, un viatique sur une route pour le moins incertaine."

Paulette Liard,

Militante du Mouvement ATD Quart Monde à Lille

"Bonjour, je m'appelle Paulette Liard. J'ai 4 enfants, 10 petits enfants. J'ai rencontré ATD Quart Monde en 1991 lors d'une *Semaine de l'avenir partagé*.⁶ Cela m'a permis d'élargir ma vision des choses et des gens. Pour moi qui sortais d'un milieu défavorisé, j'avais toujours vécu pour ma famille, mes enfants, mes voisins. Pour moi, il y avait des riches et des pauvres dont j'ai toujours fait partie. Deux mondes différents. Je ne concevais pas qu'il pouvait y avoir un pont entre nos deux vies pour nous rapprocher, car pour moi le fossé était infranchissable. Depuis, chacun des deux camps l'a franchi à la rencontre de l'autre. Avec mes amis d'ATD Quart Monde, il y a le partage et l'amitié. Ce sentiment : faire partie de la même famille. Lors des *Universités populaires*, on est écouté, entendu. Grâce à Yves, un volontaire, je me suis mise à écrire de la poésie alors que je n'arrivais pas à m'exprimer oralement. Avec ATD, je suis sortie de mon isolement. En allant au musée, celui de l'Hospice Comtesse et des Beaux Arts. J'ai aussi voyagé dans ma tête. Mais surtout, je suis allée à l'ONU à Genève. J'y ai rencontré M. Boutros Boutros Gali, mais aussi des gens comme moi qui vivaient des choses bien plus difficiles que moi. Pourquoi se plaindre quand on apprend qu'il y a la guerre, la mort, la souffrance, la faim, la haine. Dans les livres, on n'a pas la même vision des choses. À Lille, je suis allée voir les œuvres du peintre Ernest Pignon et celles de Berthe Morisot. Chez Pignon, j'ai ressenti dans ses tableaux, la mort, la noirceur. C'était triste. Chez Berthe Morisot, j'ai aimé les pastels, l'enfance, la vie. Je suis allée voir l'exposition des sculptures de Rodin, dans le cadre de Lille 2004. Au début, j'aimais la finesse de son art. Je me souvenais de son œuvre "le penseur de Rodin". J'en suis ressortie avec l'angoisse au ventre. Cette porte de l'enfer qu'il n'a jamais achevée. Je comprends la compagne de Rodin. Elle a quitté cet homme qui vivait tourmenté par sa vision des choses et son égocentrisme. Par contre les diapositives que nous avons vues à l'entrée de l'exposition m'ont emportée trente ans en arrière et m'ont rappelé le travail de mon mari et les explications qu'il me donnait : la fonderie, tout ce qu'il faisait. Je reconnais qu'il avait des mains en or. Grâce à toutes ses activités, cela m'a apporté le besoin de communiquer et de retrouver des gens du quart monde. Quand je les vois, j'ai l'impression de rencontrer ma famille. Malgré le plaisir de parler devant des centaines de personnes, j'ai toujours une grosse boule d'angoisse avant. Après, j'ai le sentiment d'avoir été écoutée. Et cela me donne le courage d'aller de l'avant et de trouver la vie belle. Je me dis, quand cela va mal : demain sera un autre jour."

⁶ Voir lexique

Groupe de l'atelier d'écriture *Lignes de vie* à Villeneuve la Garenne

Fatima E., participante à un atelier d'écriture de Villeneuve La Garenne

"Je m'appelle Fatima, je suis marocaine. J'ai deux filles, je suis arrivée en France en 1983. En arrivant ici, on a perdu l'être qu'on était chez nous, au pays. On était préparé à d'autres choses, à une vie très différente. Mais le vent nous a amené ici. Alors, il faut s'adapter à ce monde nouveau. Il faut apprendre la langue...la culture, pour être admis ici. Mais il faut garder ses racines aussi. C'est comme une statue qu'on taillerait dans un morceau de bois. Le bois, c'est ce que je suis depuis toujours. Mais la forme de la statue doit être comprise et acceptée ici et là bas. Et elle doit aussi correspondre au rêve que j'ai eu pour moi même depuis que je suis sur terre. Alors, je parle de l'émigration des femmes qui sont venue du Maghreb. On voit ces femmes dans la rue, parce que ici, en France, à Paris, on voit que la mode, la silhouette un peu, et les habits. On ne voit pas ce qui se passe dans la tête des autres. Vraiment je suis prise par un mensonge d'un mari, je suis venue à Paris, j'ai rien trouvé. Il faut que je travaille le lendemain. Alors, c'est une bagarre entre mon corps et mon âme. Faut que je travaille pour survivre... et mon âme, elle voulait d'autres choses. Moi, je voulais la culture. Dans ma famille, on n'est pas riche, mais on est riche de culture. Alors, j'ai pas de livres à côté de moi, j'ai pas de musique à côté de moi. J'ai pas mes sœurs ou mes frères avec qui je parle : on va changer les mots, les verbes en arabe. Alors c'est le désert. J'ai travaillé 19 ans, j'ai jamais pris un livre à la main. Et je peux pas continuer comme ça. Je parle à personne, j'ai pas confiance en moi. La culture n'est pas là, le livre il n'est pas là : je suis pas là. Le corps, il part, il vient, mais l'âme elle est fâchée. Elle est restée dans un coin sombre. J'ai pas confiance en moi, j'aime pas les gens parce que je ne suis pas Fatima que je veux être. Et voilà. J'ai cherché ces lumières que je cherche tout le temps, j'ai trouvé Florence. Elle m'a dit : voilà, on va aller vers ce que vous cherchez et elle m'a amenée ici. Et là, j'ai vraiment trouvé la lumière que je cherche depuis quand j'étais petite chez moi. Et je remercie Florence, et je vous remercie à tous. Et qu'est-ce que j'ai vu ici, ça m'a donné confiance en moi : je suis pas seule. Je vais vous lire une petite poésie que j'ai écrite en arabe, mais qu'on a changé en français.

Le vent m'a parlé

*Le vent m'a parlé
Il m'a fait bouger
J'ai regardé autour de moi
J'ai dit : "qui est-ce ?"
Il a soufflé sur mon visage
Il a fait bouger mes cheveux.
Et j'ai compris que c'était le vent
Qui venait me parler*

*J'ai continué à marcher
J'ai resserré mon manteau
J'ai bien gardé mes pieds sur terre*

*Moi, je marchais
Et lui, il jouait avec moi
Parfois il s'arrêtait
Je croyais qu'il était parti
Mais il se cachait
Dans un coin de rue*

*Il est revenu
Et moi, j'ai senti
Que quelqu'un marchait à côté de moi
Quelqu'un qui m'a fait sortir de mon silence*

*Il a pris mon merci
Et je lui ai donné mon sourire."*

Florence Marcilhacy,

Animatrice d'ateliers d'écriture à Villeneuve la Garenne

"J'anime des ateliers d'écriture à Villeneuve la Garenne auprès de personnes qui vivent une forme de marginalisation due au fait tout simplement qu'elles sont migrantes et qu'elles ne possèdent pas toujours tous les outils d'expression que nous avons en France. Elles doivent acquérir tous ces codes : la langue, mais aussi nos habitudes culturelles françaises. Sans pour autant renoncer à ce qu'elles sont. L'enjeu c'est justement que les personnes ont à concilier en elles quelque chose qui est lié à leur origine et à ce qui les a constituées, et puis l'adaptation à la réalité du pays dans lequel elles vivent aujourd'hui. Alors, je ne fais pas d'atelier d'alphabétisation, mais j'anime des ateliers d'écriture auprès de personnes qui sont plus ou moins outillées pour le faire. Toutes ces personnes ont en commun de parler le français, même si elles ne l'écrivent pas toutes de façon tout à fait aisée, ou qu'elles ne l'écrivent pas du tout. C'est pourquoi, notre activité est centrée sur beaucoup d'échanges oraux. Cette activité permet premièrement à ces personnes de sortir de l'isolement et de pouvoir partager avec d'autres, parce que ce sont des personnes qui vivent souvent dans une grande solitude. Deuxièmement de pouvoir s'exprimer à titre personnel, ce qui n'est pas toujours le cas, dans la vie quotidienne. De pouvoir aller chercher ce qu'elles ont en elles et ce qu'elles ont à dire d'authentique et de personnel. Et puis, je crois que le fait d'écrire - c'est comme celui de peindre aussi ou de s'exprimer dans toutes les formes d'art que l'on peut connaître ou d'expression créative - c'est laisser une trace. Et je crois que ces personnes, grâce à l'écriture, ont cette possibilité de s'inscrire, dans notre société et d'y avoir une place. Et c'est pourquoi chaque année, en fin d'année, nous publions un petit livre qui réunit tous ces travaux.

C'est mis en scène, joué, et montré à des spectateurs de façon à ce que chacun puisse se reconnaître comme ayant sa place dans cette ville, cette commune, dans ce tissu social ; et je crois que c'est très important. »

**Témoignage à deux voix, de Emilienne Kaci et Joëlle Rousset,
Militantes du Mouvement ATD Quart Monde à Nancy**

Emilienne Kaci :

"Depuis plusieurs années, nous nous réunissons régulièrement avec le groupe ATD Nancy Lorraine pour des activités culturelles. Nous sommes une quinzaine de personnes. Nous avons assisté à des concerts. Nous avons eu un travail en partenariat avec le musée des Beaux Arts pour l'exposition du printemps des musées, dernièrement pour une exposition sur la Lorraine. Le partenariat s'est fait aussi avec l'Opéra, pour la Bohème de Puccini. Nous avons participé au festival de théâtre "La tête ailleurs". Actuellement, nous travaillons la voix et le chant."

Joëlle Rousset :

"Voici ce que nous apportent ces différentes activités : je me sens mieux, c'est un moment de détente, et je pense à autre chose. C'est comme un souffle et un bol d'air. Le chant, ça permet d'oublier tout ce qu'on a dans la tête : les soucis, les problèmes, les ennuis. On n'est pas tout seul, on partage tous ensemble. On est partis un week-end. Sur 15, nous étions 14 à la campagne. Je vous assure que j'aime pas du tout la campagne. Mais, c'était formidable. Quand on chante, j'ai peur de faire faux, mais ensemble, ça rassure. J'ose me lancer, et puis, quand je suis dedans, je pense même qu'on est tous pareils, on se soutient les uns les autres."

Emilienne Kaci :

"Ce qu'on fait dans les activités culturelles, ça ne reste pas pour nous tout seul. Nous, nous venons en famille. La distance n'est pas une excuse pour l'envie de venir. Mais quelque fois, il y a un problème financier : c'est cher de payer le bus. A la maison, je chante souvent. Maintenant ma fille se met elle aussi à chanter. Elle me demande les paroles pour les chants, et sa propre fille Anissa qui a deux ans et demi. La musique la calme. La culture, ça me fait sortir du quartier. Ça oblige mes filles à s'organiser seules. Elles apprennent à être autonomes, ça les fait grandir, elles en sont capables. J'ai remarqué que quand ça n'allait pas, au lieu de crier, maintenant je chante. J'ai été étonnée. L'autre jour, j'ai passé une cassette des chants que l'on travaille."

Joëlle Rousset :

"Un jour ma fille m'a dit : tu parles anglais ? -Oui, je chante *freedom*. Et même, je chante russe et africain. Je ne savais pas que je savais parler africain ! Je ne sais pas lire une partition, je ne connais rien dans la musique. Pourtant, j'écoute, j'apprends et j'ai gagné de la mémoire. Avant, j'avais du mal à retenir. Le chant, ça fait travailler, ça fait travailler la mémoire, ça fait travailler tout le corps. J'ai aussi quelque chose que je veux dire : quand je vois

les paroles sur le chant écrites, je fais plus attention à l'orthographe. Je fais beaucoup de fautes, et pourtant j'essaie de m'appliquer. Dans la rue, maintenant, quand je vois des choses écrites, j'essaie de les lire. Je regarde plus près, j'essaie de comprendre ce qui est écrit. L'écriture, ça m'intéresse, et j'écris des petits trucs à la maison, tout ce qui me passe par la tête."

Emilienne Kaci :

"je crois que si j'ai changé, si tout ça c'est possible, c'est parce que notre groupe des mercredis, qui s'appelle comme ça parce que c'est le jour où on se retrouve, c'est un groupe ouvert. On accueille simplement tous ceux qui ont envie de venir. Pour moi, c'est une famille de cœur."

Groupe de Villefranche sur Saône

Didier Josserand,

Participant à des sorties culturelles à Villefranche sur Saône

"Je vis dans un foyer d'hébergement et de réinsertion par le travail qui s'appelle l'Oasis à Villefranche/Saône. Depuis quelques années, avec des bénévoles et un animateur, nous faisons des sorties culturelles et artistiques. Ce que m'ont apporté ces sorties, c'est que, mis à part la vie dans ce foyer, le stress, le boulot, ça m'a un peu détendu. Quand j'ai commencé à sortir, c'est vrai que cela me paraissait un peu bizarre de sortir, d'aller au théâtre, de voir du monde. Depuis, ça va mieux. C'est la première fois que je suis en groupe comme aujourd'hui et que je parle avec d'autres personnes. Les gens du théâtre de Villefranche et de certains festivals viennent à l'Oasis nous présenter leur spectacle et les tarifs. Au mois de juillet avec la commune de Villefranche et des alentours, nous avons mis en œuvre un spectacle et construit une machine avec le foyer, une machine à eau. Le spectacle était sur l'eau. C'était *Au fil de l'eau*. Avec ce spectacle au théâtre ou au CCAP, nous essayons, moi, les bénévoles et les animateurs, d'entraîner plusieurs personnes. Et sur un groupe de 30 personnes vivant actuellement au foyer, 5 ou 6 viennent régulièrement à ces spectacles. »

Hélène Charvet,

Alliée du Mouvement ATD Quart Monde de Villefranche sur Saône

"Ma rencontre avec Didier est ancienne. Ce foyer d'hébergement est situé à côté de la maison où j'habite, à Villefranche. J'habite là depuis une vingtaine d'années. Assez rapidement, j'ai eu envie d'aller à l'Oasis. Au moment où nous sommes arrivés à Villefranche, le foyer de l'Oasis était un foyer complètement à part où très peu de gens pouvaient entrer. Pour moi, c'était assez inacceptable. C'est comme ça que j'ai commencé à y aller. Mais je dois dire aussi combien j'étais mal au début parce que ce n'était pas facile. C'est un foyer où il n'y a que des hommes. Maintenant, il y a une secrétaire et une maîtresse de maison, mais les premières fois où je suis venue, il n'y avait pas de femmes, mises à part quelques bénévoles qui venaient pour les expositions-vente. Donc, les premières fois où je suis venue manger avec les hommes au foyer, j'étais pas du tout à mon aise. Il n'y avait pas beaucoup de moyens de communication entre nous, même si je demandais -Où est-ce que vous travaillez ? -Depuis combien de temps êtes-vous là ? etc. Ce n'était pas vraiment facile. Et puis il y a quelqu'un qui a parlé de la patience tout à l'heure, et je crois que pour moi, ce qui a été très important, c'est d'être patiente, c'est de ne pas avoir envie de proposer quoi que ce soit, et simplement de faire connaissance, et puis essayer de voir si les personnes pouvaient exprimer des besoins et comment on pouvait éventuellement les réaliser."

Valérie Vandebossche,
Militante du Mouvement ATD Quart Monde à Lille

"Je fais partie du groupe culture du Mouvement ATD Quart Monde à Lille. Il y a deux ans, j'ai participé à la journée du 17 octobre, Journée mondiale du refus de la misère ⁷. Nous avons eu l'aide d'un professeur d'art dramatique du conservatoire de Roubaix. Et j'ai du présenter la situation d'une personne. Avant de rencontrer ce monsieur, j'arrivais jamais à parler en public, je bafouillais. Il m'a entraîné à parler en public. C'était quelqu'un de très exigeant. Il paraît qu'il était comme ça avec ses élèves, donc je ne me suis pas inquiétée. En définitive, c'était très bien qu'il soit exigeant, parce qu'à force d'entraînement, maintenant j'arrive à mieux parler en public, devant plein de monde.

Cette année, il y a eu Lille 2004 Capitale européenne de la culture. Nous avons eu l'occasion, grâce à ATD, de pouvoir aller voir l'Opéra *Madame Butterfly* pour des tarifs préférentiels. Et alors je suis partie là-bas avec un nombre d'a priori inimaginables. Et puis je me suis dit : -Ne demande pas aux autres de quitter leurs a priori si tu en as toi-même. Donc j'y suis allée, et en définitive, j'ai pas regretté d'y être allée, parce que j'ai trouvé ça magnifique. J'en ai presque eu les larmes aux yeux. Et à tel point que maintenant je me dis que si j'avais de nouveau les moyens d'y aller, je me ficherais complètement du regard des gens dits "bien pensants" qui croient que la culture, c'est pas pour tout le monde."

⁷ Voir lexique

Groupe de l'association *Cultures du Coeur*

Rose-Marie Gracias : animatrice des ateliers de la culture de l'association *Cultures du cœur* à Marseille

"Il y a 12 ans, après 25 ans de bonheur, un mari merveilleux : maladie, licenciement sans faute professionnelle, un enfant malade, qui a 37 ans aujourd'hui, qui est avec moi. On se retrouve perdu. On se dit -Qu'est-ce qui arrive ? Où on va ? Comment on fait ? J'ai commencé à faire des petits boulots. Femme de ménage. Ca a été très dur. La maladie, tout est arrivé. Et puis, un jour, à 55 ans, on me dit -écoutez vous n'avez pas la force. Je voulais faire des formations, je n'en avais même pas la force. On m'envoie à une association qui s'appelle ATRIM, à la recherche d'un emploi, sans aucune qualification. Evidemment, cet accompagnateur me regarde, je le comprends aujourd'hui. Dans sa tête, il a du se dire -Qu'est-ce que je vais faire de cette personne ? J'ai raconté mon parcours. Moi, dans ma tête, c'était aider les autres. Parce que j'ai la foi. Et effectivement, pour être auxiliaire de vie, il faut la force, pour aider les malades, faire les repas, faire beaucoup de choses. Et un jour, il me dit -eh bien écoutez, en attendant, il y a une association... Il m'a mis devant l'ordinateur que je ne connaissais pas. On est allés sur le site de *Cultures du cœur*. C'était des programmes de spectacles. Il me dit -voilà, ce sont des théâtres qui mettent à disposition des places, pour les offrir aux autres, pour les personnes les plus démunies. Tous les mardis matin, on va faire un atelier- L'atelier s'est appelé "les ateliers de la culture". Quand les personnes arrivaient vers moi, c'était pour la culture, puisqu'ils avaient déjà vu l'accompagnateur. Je n'avais jamais mis les pieds dans un théâtre. Pourtant mes enfants, ils sont à l'éducation nationale. Il y avait des livres à la maison. Ils me disaient -instruis-toi-. Moi, je tricotais, je pensais pas qu'un jour ma vie allait basculer. Il m'a accompagnée 4 fois, 4 mardis. Et la cinquième fois, cela a été le lancement. Il y a des personnes qui allaient venir vers moi. ça m'a un peu turbinée pendant toute la semaine. Donc j'ai commencé. J'avais mis, pour recevoir, du chaud, quelques bricoles, des crayons, 4 feuilles de papier, parce que c'est pas comme aujourd'hui avec l'atelier. C'est peu à peu que ça s'est fait. Arrive une dame d'un certain âge. Elle me dit -je viens chercher du travail, l'assistante sociale m'envoie à vous. J'ai dit -écoutez, venez, on va s'asseoir, on va regarder un petit peu. Vous aimez la musique ?" - non. - vous aimez visiter les musées ?" - non. Non à tout. - Et le théâtre ? -"Oh, c'est barbant à la télé, c'est pas bien. -Mais attendez, vous êtes allée au théâtre ? Elle me dit : "non". Je dis : "eh bien, pourquoi pas ? Je vais avec vous ! - c'est vrai ? J'ai dit oui. Et c'est parti de là. Donc, je revenais tous les mardis. Evidemment mes enfants comprenaient rien parce que j'étais bénévole. Ils me voyaient aller, venir. Et j'attendais ce mardi. Parce que les autres jours de la semaine, la déprime, l'envie du vide, l'envie de plus vivre, c'était le mot. Donc, j'étais là, et déjà le soir, je préparais mes affaires. Mes enfants qui étaient à la maison, 4 grands enfants, aujourd'hui, ils me regardaient aller venir. Ils pensaient : "elle est en train de perdre la boule" parce que c'était très dur, tout ce

chamboulement. Et donc, moi, tous les mardis, j'y allais. Et puis j'ai commencé à faire des papiers pour les centres d'intérêt des personnes. Et je commençais à sortir. Et ça a commencé à faire ce petit noyau. Ceux qui sont sortis, quand les autres arrivaient, je leur disais : "présente un peu l'action", et ça a fait boule de neige. La première fois que je suis allée au théâtre, c'était pour un conte d'enfant. J'accompagnais des mamans. On a ri. De voir cette personne qui parlait, ces gestes, la gaieté, la couleur, la musique, ça m'a fait un tilt. J'ai pensé qu'il fallait continuer. J'ai voulu connaître tous les théâtres de Marseille où j'emmenais des personnes. J'ignorais que dans mon quartier, il y avait 7 théâtres autour de chez moi. Et je ne savais pas ce qu'était un théâtre. Donc, la culture a fait un renouveau de vie en moi. Et vis à vis de mes enfants. Parce que je téléphone à ma fille, en Amérique et je lui raconte que je vais voir *l'éveil du printemps*, une pièce". Le livre est à la maison, je ne l'ai jamais lu. Mais, ce qu'ont lu mes enfants, je l'ai vu sur scène. Et c'est vraiment très différent. Et c'est ça ma force aujourd'hui. Aujourd'hui, je suis embauchée depuis le mois de janvier à 57 ans, je suis dans la culture, moi qui n'ai aucune base. Je découvre la danse contemporaine, je découvre l'opéra. C'est magnifique. Je sensibilise à ces ateliers. Alors, il y a toutes les cultures. Je vais à tout le monde. J'ai fait ça, mais jamais en pensant que un an après, j'allais avoir un job, surtout dans la culture, puisque j'ai galéré. Et puis moi-même, on m'a accompagnée parce que j'ai pas de voiture. Sortir à Marseille, c'est vrai que le soir tout le monde a peur. Mais il y a des bus de nuit. Et on y va. Parce que le soir, dans les bus, il n'y a pas que ceux qui vont au théâtre, à la musique, y a ceux qui vont travailler. Et c'est vrai que le bénévolat, ça a été une richesse pour moi. Parce que je travaille, mais c'est différent. Je vois les personnes des foyers d'hébergement que j'ignorais. Je veux donner. Pour moi, mon but, c'était ça. Les amener à découvrir parce qu'après, c'est des liens."

Béatrice Bertrand ,

Responsable de l'association *Cultures du cœur* à Marseille

"L'objectif, c'est essayer d'aider des milliers de personnes qui, hélas dans ce département, sont dans la très grande misère et l'exclusion. Et donc, l'idée, c'est effectivement que ces structures sociales intègrent cette dimension culturelle un peu systématiquement dans le rapport qu'ils ont avec ces personnes. Nous organisons très régulièrement - nous sommes en relation avec 300 structures sociales - des rencontres avec des personnes qui, elles, travaillent dans les théâtres ou bien sont des artistes, de façon à ce qu'ils se connaissent mieux, qu'il n'y ait plus de fausses représentations des deux côtés, et qu'ils soient capables ensuite de bien réfléchir à comment proposer et comment accompagner les personnes, comme le fait Rose-Marie, par exemple, au théâtre, à l'opéra, dans les musées, les festivals etc. Ces structures culturelles mettent à disposition des invitations pour ces publics en précarité. Mais on sait bien que ce n'est pas là qu'est la difficulté. Ce n'est pas facile de vaincre toutes les autres barrières, qu'elles soient celles

du transport, ou qu'elles soient, dans la tête. Comment aller dans un théâtre lorsqu'on pense que c'est un monde réservé à d'autres. Nous travaillons beaucoup sur cet accompagnement avec d'un côté les travailleurs sociaux et de l'autre les structures culturelles. L'objectif essentiel, c'est que partout, dans les associations, dans les foyers, dans les structures qui s'occupent de ces publics, on prenne en compte, pas seulement le logement ou la nourriture ou le travail, mais ce qu'il y a dans la tête, dans le cœur, que ce sont des personnes humaines qui tout à fait comme nous, ont émotions, intelligence, réflexion et que en leur donnant cet accès facile à la culture, ça va évidemment les aider. Ce qui est très important pour nous, c'est que nous avons maintenant, sur ce seul département, une soixantaine de bénévoles. Mais ces bénévoles ont été eux-mêmes des personnes qui étaient dans la rue ou dans la grande misère ou, comme Rose-Marie, avec de très gros problèmes. Ils ont découvert la culture et ont eu envie ensuite de faire partager cette expérience. Ils animent régulièrement ces ateliers. Cela me semble une dimension essentielle du travail à mener."

Groupe de l'atelier chant d'Ile de France du Mouvement ATD Quart Monde

Brigitte Bourcier,

Volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde, responsable de l'atelier chant d'Ile de France

"L'atelier chant est né de l'Université Populaire que j'animais il y a 8 ans. Ce qui me tenait à cœur, quand j'animais l'Université Populaire, c'était que les personnes en grande difficulté puissent être à l'aise dans leur corps. L'Université Populaire est un lieu de parole et de réflexion à partir de son expérience. J'avais envie que les personnes puissent faire quelque chose de physique pour pouvoir dire ce qu'elles ont à dire d'une manière communicable : pouvoir être écouté et compris. J'avais rêvé de gymnastique mais je n'ai pas trouvé de professionnel, c'est à dire de personne compétente mais aussi qui était prête à se lancer et à proposer de la gymnastique à des personnes qui pensaient que ce n'était pas pour elles. Je connaissais Jean-Paul Baget, chef de chœur ; je savais qu'il travaillait la voix d'une manière très physique. Je me suis dit que cela pouvait être aussi quelque chose d'intéressant puisque dans cette université populaire, on travaille sur notre voix tout le temps. C'est comme ça qu'est né, il y a 7 ans, un atelier de travail autour de la voix avec des personnes qui avaient la vie très dure, à cause de la misère mais aussi avec toutes les autres personnes qui faisaient partie de cette université populaire, qui ne connaissaient pas la grande pauvreté. D'emblée est né un atelier de travail de la voix pour tout le monde.

Je me suis toujours beaucoup passionnée pour qu'on cherche à prendre du recul sur ce qu'on fait pour aider les gens à réfléchir, pour eux-mêmes et au projet dans la durée. Bien sûr, il y a l'enthousiasme du début. Mais un projet artistique et culturel, pour tout le monde, pour qu'il aille vers quelque chose de beau et grand, il faut beaucoup de temps. Cette exigence de travail m'attirait beaucoup. Cependant, je ne me rendais pas du tout compte quand j'ai lancé cet atelier de voix, qu'il allait durer. Je suis très prudente et même je me méfie un peu, comme Florence qui va parler tout à l'heure. Je me suis dit qu'on n'allait pas se laisser embarquer n'importe où, qu'on allait prendre notre temps et regarder très régulièrement ce qui se passait. Et depuis le début de cet atelier chant, tous les ans et en fait plus souvent, (parce qu'il y a des événements) on prend le temps de s'asseoir et de parler de ce qui se passe à l'atelier. Aujourd'hui, du fait que ça dure, il y a des choses qu'on peut se permettre de dire, qu'on ne pouvait pas dire les premières années : sur ce qu'on ressent, comment on évolue, quelle analyse on en fait. Je ne suis pas professionnelle du chant. J'apprends à chanter comme les autres, dans le même groupe. Mais je me suis engagée à travailler en très grande proximité avec des personnes qui ont la vie très dure. C'est ça ma compétence. Deux exemples : c'est d'essayer de prendre beaucoup de temps pour comprendre pourquoi des personnes ne viennent pas, alors qu'elles ont très envie de venir. Cela demande beaucoup d'énergie. Un autre exemple : j'ai préparé avec Florence qui va maintenant parler. On a beaucoup travaillé sur

ce qu'on a envie de dire dans le cadre de ce réseau, sur comment choisir ce qu'on allait dire, et comment on allait le bâtir."

Florence Thomas

participante à l'atelier chant du Mouvement ATD Quart Monde Ile de France

"Je suis mère au foyer avec 4 enfants. Je vais vous lire ce que j'ai préparé ; parce que j'ai attendu un peu trop longtemps, j'ai un peu peur.

On m'a invitée à l'atelier chant organisé par ATD Quart Monde. Je me suis dis :« je vais essayer d'y aller pour voir comment cela se passe ». Je ne voulais pas me sentir humiliée ou en retrait. Je pensais que j'étais pas faite pour le chant. Et puis, j'ai été curieuse. Je me disais : « cela peut peut-être m'apporter quelque chose comme moins crier à la maison ». Quand je suis allée à l'atelier chant, au début, j'ai été surprise de voir tous ces gens différents. Je me demandais ce qu'ils pensaient de moi. Puis j'ai vu que les gens ne faisaient pas de différence. Certains avaient un langage performant, mais ils arrivaient à nous accepter comme on était. Alors je me suis sentie en confiance et moins stressée.

Dans ma vie je suis passée à beaucoup d'endroits où je devais me méfier de ce que je devais faire, de ce que j'allais dire. Ces situations m'ont fait beaucoup de mal et je devais toujours me méfier des autres.

Cela fait 6 ans que je vais à cet atelier chant. J'ai appris beaucoup de choses : à regarder les gens en face, à avoir confiance et à faire comprendre que je suis capable, que personne me prenne pour une incapable. C'est très important pour mes enfants. Je veux que mes enfants voient que je suis capable, que mon mari soit fier de moi. D'ailleurs, il me dit : « vas-y, cela va te faire du bien, et puis tu vois, tu sais faire des choses dans ta vie. Tu me dis toujours que tu es nulle. » Pour moi, tout cela pourra servir plus tard aux enfants de savoir que leur mère est capable.

Mais ce n'est pas facile de continuer à participer à l'atelier, d'apprendre à chanter tout seul devant les autres. Je vais vous donner un exemple :

Jean-Paul m'a dit l'autre jour à l'atelier qu'il fallait travailler le souffle. Ce qu'il m'a dit, cela m'a beaucoup trotté dans la tête. Cela m'a même un peu vexée, car je sais que je fume beaucoup et que cela m'empêche d'avoir du souffle. Et que pour ne plus fumer, il faut de la volonté et cela se travaille. Mais ça, c'est mon travail qui me regarde. Déjà de venir à l'atelier, cela m'aide à ne pas fumer pendant quelques heures. Jean-Paul m'a parlé du souffle. Je voulais que lui, qui est un professionnel, m'aide à chercher la solution à ce problème : comment on peut progresser au niveau de la respiration. Qu'il me donne des idées comment faire. Aujourd'hui, j'ai besoin d'entendre ce que dit le professionnel, même si ce n'est pas toujours facile à entendre. C'est important car cela fait réfléchir pour aller encore plus loin pour donner un petit plus dans la vie. J'attends beaucoup qu'il m'explique avec son savoir-faire de professionnel comment faire et comment je peux apprendre.

Dans cet atelier, c'est important que cela soit sympa, qu'on rigole bien, mais j'ai aussi envie d'apprendre et qu'on m'aide à apprendre à travailler

sérieusement. Je veux faire un travail comme tout le monde. Cela m'est arrivé souvent de faire le guignol pour dire que je suis là, pour qu'on ne m'oublie pas, j'ai parfois peur qu'on me mette de côté."

Jean-Paul Baget,

chef de chœur et formateur d'enseignants

"Avec Florence, quand on s'est rencontré à la première Université Populaire, il y a 8 ans, elle était au premier rang avec plusieurs personnes. C'était pas évident qu'on entre en relation tous les deux. Il y a l'apprivoisement, qui a demandé du temps, grâce à des principes pédagogiques basés sur la confiance, le non-jugement, le droit de se tromper, enfin plein de choses sans lesquelles l'atelier ne pourrait pas marcher. Parce qu'on a pu s'apprivoiser, on s'est rencontré autrement. Il est clair aussi que moi, en tant que chef de chœur, quand quelqu'un réagit, ou « fait le guignol » comme tu dis, ou a d'autres comportements qui me touchent, cela me renvoie, si je suis sincère, à ma propre souffrance. Là, il y a quelque chose à entendre et à travailler personnellement pour pouvoir l'accueillir, et dans le défi de ce qu'on fait ensemble, pouvoir le transformer. Si je suis réactif, c'est à dire si je me sens blessé ou agressé, il faut écouter ce que cela réveille en moi, et à la fois demander à être respecté. Il faut prendre soin des personnes, et en même temps oser dire : « c'est moi qui anime l'atelier ». Cela amène progressivement une exigence pour permettre aux personnes d'oser. Quand on chante, c'est évidemment avec cette idée de pouvoir chanter seul. Chanter seul devant les autres avec la voix que « je suis » J'aime bien ce mot-là qui est provocateur parce que la voix est ma profonde intimité.

Je suis touché de tout ce chemin, après 8 ans et des paroles de Florence. Ces mots : "j'ai besoin d'entendre ce que dit le professionnel même si ce n'est pas toujours facile à entendre (...), Apprendre à travailler sérieusement (...), je veux faire un travail comme tout le monde", dans notre atelier, on en est à ce moment-là. La phase d'apprivoisement a été traversée. Nous sommes dans un nouveau travail pour permettre à chaque personne d'aller plus loin. Là, ce n'est pas facile. Pour moi, en tant que chef de chœur, c'est écouter ce qui va, ce qui ne va pas, réajuster la pédagogie pour qu'elle soit adaptée. C'est aussi oser la confrontation sans démagogie. Cela veut dire qu'il y a des moments où cela ne va pas. On ne peut pas travailler n'importe comment. Ce travail change mon regard, c'est clair. C'est un travail qui me nourrit et dans lequel je reçois beaucoup, qui m'oblige à créer une nouvelle pratique. J'arrive un petit peu avec toutes mes connaissances. Puis finalement, je suis obligé de déposer toutes mes compétences, c'est à dire accepter dans un premier temps de ne pas savoir. Se crée alors ensemble une nouvelle pratique qui rayonne sur tout mon travail de chef de chœur avec d'autres chœurs. Autre chose que j'aimerais vraiment partager : la passion est essentielle !. Ce qui m'a touché dans le témoignage de Rose-Marie, c'est qu'elle parle aussi du moment où on touche le fond. Moi aussi, dans ma vie, à un moment, j'ai touché le fond. Et bizarrement, ça aide. J'aimerais vous parler d'une autre chose. Je suis chef de chœur d'un atelier de jeunes dans lequel il y a de jeunes

professeurs de musique. Pour moi, c'est très important de les accompagner. Pourquoi ? Quand j'avais leur âge, à une vingtaine d'années, j'ai vécu dans une communauté Emmaüs pendant cinq ans. On vivait ensemble, on triait la ferraille, les chiffons, les papiers. Cette expérience-là a été fondatrice de toute ma vie de musicien. Je me suis dit : "je crée un chœur de jeunes et j'aimerais leur faire vivre ce que cette expérience m'a apporté". C'est pour ça que je les ai engagés depuis cinq ans qu'existe le chœur, avec l'atelier chant d'ATD Quart Monde. Il y a là quelque chose d'essentiel dans cet engagement : on apprend les uns des autres, c'est un échange. Il n'y a pas ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. On se rend compte que ceux qui savent, ont tout à apprendre de ceux qui apparemment ne savent pas. C'est ce que tu as très bien dit, Rose-Marie, comme beaucoup d'autres. C'est essentiel. Il y a là une question : c'est quoi, un professionnel ? C'est quoi la compétence ? La compétence, finalement, sur un plan essentiel, c'est ce que j'ai appris depuis huit ans que je dirige cet atelier. Elle n'est pas tellement dans des savoir-faire, elle est dans des "comment-faire" et « comment être ». La façon dont on fait cet atelier aujourd'hui s'est construite au fur et à mesure. On n'arrive pas avec un projet qu'on plaque. Au contraire, ces projets qu'on a forcément, on doit les déposer. Puis il se recrée quelque chose qui est complètement différent où tous les éléments séparés ont leur place, mais ça se reconstruit complètement différemment. Voilà ! A suivre, Florence sur le souffle ! Nous allons essayer dans l'étape suivante, de respirer ensemble. Je ne sais pas comment on va faire, mais ce sera notre défi."

Brigitte Bourcier,

Volontaire permanente du Mouvement ATD Quart Monde, responsable de l'atelier chant de l'Ile de France

"C'est pouvoir participer aussi à quelque chose avec d'autres qui est important. Ces ateliers culturels le permettent. Ces espaces où on travaille l'expression, vont permettre de prendre sa part, de choisir d'y aller, de ne pas y aller. Par exemple, avec Micheline Mahier, nous nous connaissons depuis une dizaine d'années. Nous avons vécu ensemble à l'Université Populaire, où Micheline n'osait pas parler. Et puis, il y a eu toute cette expérience du chant où c'était quand même pas du tout évident. Et puis tout d'un coup, un jour, elle a fait ce choix de rejoindre le collectif *Les morts de la rue*. C'est pour cela que ce matin on voulait accorder beaucoup d'importance au temps, à la durée. Le chemin qu'il faut pour oser prendre la parole : 15 ans, 20 ans parfois. Parce que c'est sûr que ce matin, on peut se tromper. Beaucoup de personnes qui se sont exprimées ce matin l'ont fait avec une telle passion, une telle conviction qu'on peut penser que c'est facile. Or, c'est un très long chemin. On ne sait pas comment on va faire pour travailler le souffle avec Florence, demain. Mais on va chercher. Et cela va peut-être prendre du temps. Mais c'est le défi qu'on se pose. Nous allons y mettre les mêmes exigences que dans un autre groupe où des gens ont plus la chance, peut-être, de travailler déjà des choses pour eux-mêmes."

Qu'est ce qu'un réseau Wresinski du mouvement ATD Quart Monde ?

Les réseaux Wresinski sont issus du rapport "Grande pauvreté économique et sociale" du Conseil Economique et Social (1987). Ce rapport introduit trois éléments essentiels et porteurs de transformation dans l'approche de la grande pauvreté :

1. La misère est une violation des droits de l'Homme
Elle prive ceux qui la subissent de l'effectivité de leurs droits fondamentaux et ces droits fondamentaux sont constitutifs des Droits de l'Homme. Lutter contre la misère, c'est donc lutter pour le respect des Droits de l'Homme.
2. Il faut une politique globale pour lutter contre la misère
Les droits fondamentaux sont indivisibles. Pour bien lutter contre la misère, il faut donc prendre les personnes dans leur globalité.
3. C'est avec les personnes en grande pauvreté que l'on doit élaborer les projets.
Seules les personnes démunies peuvent dire ce qu'elles vivent. Il faut les associer à la réflexion, l'élaboration, la mise en œuvre et l'évaluation des actions.

Ces trois éléments adoptés par le CES sont au cœur des objectifs des sept réseaux Wresinski (habitat/ville, travail/métiers, santé, famille, école, vacances, et culture).

Les réseaux Wresinski ont en outre le rôle d'organe de propositions, de vigilance et d'évaluation de la loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions de 1998. Depuis son adoption, "la lutte contre les exclusions est un impératif national" (art 1). Elle tend à garantir l'accès effectif à l'ensemble des droits fondamentaux. L'article 140 affirme plus précisément le droit à l'égalité des chances par l'éducation et la culture.

Concrètement, les réseaux Wresinski réunissent des professionnels qui dans leur domaine d'activité, ont le souci d'atteindre les personnes les plus démunies et de les associer aux décisions les concernant. Ces plates-formes d'échanges ont pour mission :

- le partage de la connaissance acquise auprès de personnes démunies,
- le partage de la connaissance du fonctionnement et du dysfonctionnement de la société à leur égard dans les différents métiers,
- le soutien à l'engagement des professionnels,
- la mutualisation des "bonnes pratiques" qui portent leurs fruits,
- la participation à la création d'un courant du refus de la misère et de l'exclusion.

Qu'est ce que le réseau Wresinski culture ?

Le réseau Wresinski culture se définit comme une plateforme d'échanges pour les professionnels dont les pratiques témoignent d'un engagement dans la lutte contre les exclusions. Il réunit actuellement 260 professionnels (personnel d'institutions culturelles : bibliothèque, musée, théâtre, salariés ou bénévoles d'associations ayant une vocation culturelle, artistes, enseignants et formateurs dans le domaine artistique et culturel, représentants des pouvoirs publics). Les activités culturelles et artistiques représentées sont diverses : lecture, écriture, conte, poésie, chant, arts plastiques, théâtre, sorties culturelles... Certains professionnels, membres du réseau ont mené ou mènent encore des actions culturelles en partenariat avec le Mouvement ATD Quart Monde, d'autres pas du tout.

Contact :

Evelyne Riou, animatrice du réseau Wresinski culture
Mouvement ATD Quart Monde
33 rue Bergère - 75009 Paris -
tél. 01.42.46.81.95
secretariats@atd-quartmonde.org

Lexique

Alliés : Citoyens de tous horizons, engagés dans leur milieu (professionnel, culturel, syndical, politique, religieux...) à faire connaître la réalité de vie des populations qui vivent dans la grande pauvreté et les moyens proposés par le Mouvement Atd Quart Monde pour enrayer la misère. Certains d'entre eux sont engagés au sein de quartiers défavorisés, aux côtés des enfants, des jeunes ou des adultes.

Joseph Wresinski : 1917-1988. Né à Angers, dans un quartier pauvre, de parents immigrés (père polonais, mère espagnole) De 13 à 19 ans, il travaille comme pâtissier, période au cours de laquelle il rencontre la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. En 1936, il entre au petit séminaire. Il est ordonné en 1946. Il est nommé vicaire à Tergnier, puis curé à Dhuizel (Oise). En 1956, son évêque lui propose d'aller rencontrer les familles qui habitent le camp des sans-logis à Noisy-le-Grand, dans la région parisienne. Il y reste et fonde ce qui va devenir le Mouvement International Atd Quart monde. Il est enterré au centre international, à Méry-sur-Oise (Val d'Oise).

17 octobre ou Journée mondiale du refus de la misère : Cette journée a été reconnue par l'ONU en 1992. C'est une journée où les familles très pauvres prennent la parole publiquement pour témoigner de leur vie et de leur combat.

Militants Quart Monde : Personnes quotidiennement confrontées à la misère, dans leur propre vie, qui ont décidé de prendre durablement une part active au sein du Mouvement Atd Quart Monde à partir de leur implication dans leur milieu.

Mouvement Atd Quart Monde : Créé en 1957 par le père Joseph Wresinski et quelques familles très pauvres du camp des sans-logis de Noisy-le-Grand. Mouvement international, ses objectifs d'action prioritaires sont : détruire la misère par l'accès aux moyens nécessaires pour vivre en famille, l'accès au savoir, à la culture, à la formation et la prise de parole dans les débats publics. Mouvement familial, des Droits de l'Homme et pour la paix, il fait partie d'Organisations Internationales Non Gouvernementales (OING) et se fait le porte-parole des familles très pauvres auprès des organisations internationales comme le Conseil Economique et Social, l'ONU, l'UNICEF, l'UNESCO, le BIT, le Conseil de l'Europe...

Permanents (Volontaires) Atd Quart Monde : Hommes et femmes, célibataires ou mariés, d'origine sociale et de professions très variées, de toutes nationalités, ils rejoignent le Mouvement Atd Quart monde, acceptant

un salaire minimum ainsi que la vie et le travail d'équipe. Ils sont presque 400 à travers le monde, répartis dans 23 pays.

Semaine de l'avenir partagé : Des professionnels, des artisans, des artistes, des habitants du quartier ou du village... sont invités à venir partager leur savoir-faire, leur art au cœur des quartiers défavorisés ou dans des lieux publics pour créer des moments de fête et d'amitié avec les enfants et leurs familles. Ces temps de partage de savoir organisés par le Mouvement ATD Quart Monde permettent une rencontre entre des personnes de tous milieux, le plus souvent au cœur de l'été.

Université Populaire Quart Monde : Lieu de rencontre, de formation réciproque entre des adultes vivant la pauvreté et des citoyens qui s'engagent à leurs côtés. Les participants débattent autour d'un thème qu'ils ont préparé, il apportent leurs réflexions, leurs suggestions et leurs questions. Régulièrement, des invités participent, interviennent et se forment aussi à l'écoute de ces échanges.